

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 52 (1914)
Heft: 35

Artikel: Iena dau Sonderbon
Autor: Marc
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-210643>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 22.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

vers Romont. On lui a vendu une génisse, l'année passée, et il nous a invités à aller faire la bénichon chez eux; un gaillard qui avait ma foi puissamment bonne façon. Je vous assure, ça se voyait pas qu'il était Fribourgeois. Je m'en vais lui écrire, et lui dire que s'il ne fait pas trop de mal à mon Jean-Pierre, je lui envoie un beau boutefà au Nouvel-An.

Jeannette. — Dites-voir, piquette. D'où ça sort-il au juste, ces jésuites qui font déclarer la guerre, de quel pays sont-ils?

Le piquette. — Ma foi, j'en sais trop rien où il est, le pays des Jésuites. Les Français viennent de la France, ça, on le sait; les Italiens de l'Italie, les Allemands, d'un peu partout... les Jésuites, diable le mot si je le sais. C'est pour sûr un pays qui est pas dans la géographie.

(Les deux hommes sont rentrés. Chacun d'eux s'approche de sa femme.)

Jean-Louis Bossounet. — Ecoute-voir, Jeannette. Il te faut pas le faire tant de mauvais sang. Moi, j'ai idée que ça veut être une guerre pour rire. Pour ces gaillards, ils n'ont jamais vu des soldats du canton de Vaud. Quand ils veront comme ils sont faits, ils vont se mettre à gruler dans leurs tiulottes et à demander grâce. Si ils font les mauvais, on leur z'en assommera un ou deux pour leur apprendre à vivre... En tout cas, pendant que je serai là, tâche-voir de bien me soigner mes bêtions. Tu as le diable pour leur donner à manger pas assez chaud, cela leur vaut rien. Et pis (il continue à voix basse).

Jean-Pierre Malefaim. — Ecoute-voi, Suzette. Ma foi, quand on part pour la guerre, on peut pas savoir, des fois... Enfin quoi, si je revenais pas... Il te faudrait t'è remarier; avec notre train, une femme ne peut pas rester seule.

Suzette (pleurant). — J'y pensais justement.

Jean-Pierre. — Mais au moins, va pas l'encoubler au fils au syndic. Il a beau avoir de la monnaie, ça me ficherait malheur de savoir que c'est lui qui me remplace.

Suzette (sèchement). — T'inquiète pas, j'ai déjà promis à un autre.

Le piquette. — Dites-voi. Si on veut aller, ce serait d'abord le moment. Pour peu qu'on boive un verre ou deux en passant, ici et là, on veut pas être trop matin. Allons, buvons un verre à la santé du général Dufour.

Les trois hommes ensemble. — Vive le général Dufour.

Le piquette. — A présent... à la santé de la Confédération. (On remplit les trois verres.)

Les trois. — Vive la Confédération.

Le piquette. — A présent... A la santé du canton de Vaud.

Les trois. — Vive le canton de Vaud.

Le piquette. — A présent... à présent..., ma foi..., vivent nous! Là! les bouteilles sont vides. Embrassez vos femmes, à la pincette, ou comme vous en avez l'habitude,... prenez vos sacs... et en route!

Suzette (pleurant). — Eh! mon té! Si au moins mes pommes de terre étaient arrachées.

Jeannette. — Tu nous rapporteras un coucon, au moins.

Suzette. — Fais bien attention de ne pas avoir les pieds mouillés. Tu sais que tu l'enrhumes facilement... Et pi, soigne tes engelures.

Jeannette. — Si des fois tu trouvais à acheter de rencontre une seille à choucroute, tu sais qu'il nous en faut une...

Suzette. — Et puis, tâche de pas tant remoller les Dzozettes. Oh! je te connais, pandoure!... Mais je le saurai bien, va!
(Embrassades, adieux.)

(Les hommes vont sortir.)

Suzette. — Jean-Pierre, Jean-Pierre, écoute... tu me promets?

Jean-Pierre. — Quoi, que veux-tu encore?

Suzette. — Promets-moi... S'ils se battent, laisse-les faire... L'en mêle pas.

PIERRE D'ANTAN.

La langue courante. — On dit, on écrit même journellement des phrases du genre de celles-ci:

— C'est une erreur « involontaire ».

— Un souvenir « rétrospectif ».

— Vous mentez « sciemment ».

Or, une erreur qui serait volontaire ne serait plus une erreur, mais un mensonge.

Quand on ne ment pas sciemment, on ne ment pas du tout: on se trompe.

Enfin, quel linguiste éminent pourrait dire ce que serait un souvenir qui ne serait pas rétrospectif?

PETIT SOLDAT

Petit soldat, la nation t'appelle,
Boucle ton sac et polis ta gamelle,
Prends ton fusil et pars le cœur joyeux!
N'entends-tu pas l'écho d'une fanfare
Dont l'hirondelle, inquiète, s'effare,
Mais qui fait tressaillir le cœur des vieux?

Petit soldat, arme-toi de courage:
La route est longue et lointain le village
Où tu pourras reposer ton corps las.
Pour abrégier la longueur de l'étape,
Entonne un chœur patriotique, et frappe
De ton talon le sol à chaque pas.

Petit soldat, si fier de porter l'arme,
Mais qui parfois trouves si peu de charme
Au dur métier que t'impose la loi,
Songe au pays qui grandit sous ta garde,
Au cher foyer, au ciel qui te regarde,
Et bravement, sans compter, donne-toi!

Petit soldat, bois donc une rasade,
Puis tends ta gourde à ton vieux camarade
Qui n'a pas pu remplir la sienne à temps;
La gorge fraîche et la voix plus guerrière,
Tu marcheras d'une allure plus fière
Sous le soleil aux rayons éclatants.

Petit soldat, la soupe est déjà prête,
Restaure-toi. Puis, c'est l'instant de fête,
Où, tous groupés près des feux du bivouac,
On jase, on rit, heureux de la détente,
Jusqu'au moment où, couchés sous la tente,
On dormira la tête sur le sac.

Petit soldat, demeure sobre et digne,
Prompt au devoir, fidèle à la consigne!
Incarné bien l'homme des temps nouveaux
Qui, pacifiste à l'âme militaire,
Pour être libre et cultiver sa terre,
S'exerce à vaincre, à mourir en héros!

Petit soldat de la petite armée,
De tes aïeux maintiens la renommée;
Porte bien haut et ferme ton drapeau;
Et si jamais l'étranger nous menace,
Renouelant les exploits de ta race,
Tu seras fort par delà le tombeau!

AUG. GAILLARD.

Chexbres, le 18 août 1914.

IENA DAU SONDERBON

Vo rappela-vo dau Sonderbon? L'è cein que l'étai oquie que l'arai pu être épouairau s'on n'avai pas z'u on crâno générât, que l'étai dan lo générât Dâutor de Dzenèva. L'è su que l'affère cheintâi mau et lâi avâi bin dâi brave fenne que pliorâvant quand lau z'hommo l'étant parti.

L'avant dan ramassâ ti l'è z'hommo que pouâvant portâ on sat et ein avâi de leu que n'avant pâs mé de bon meimbro que ne failâi. Mima-meint dau velâdzo de Pantetmou l'avant prê Tsambèron âo gros Iza, l'è tot vo dere. Et diabe lo pas se l'avant pas met dein l'è chasseu à tse-vau, li que n'avâi jamé rein z'u qu'onna tchivra à l'ottô, et oncora! on croûio bocon de béga.

Adan l'è arrevâ que dza vè Fribou, quand l'è

que l'è dragon-à tse-vau l'ant corrà po s'è battre por cein qu'on oûiâi dâi débordouâtie de fuzi, mon Tsambèron de Pantetmou s'è laissi corré de tse-vau de pouâre, iò l'è z'auto pique lâi ant troupa on bocon su l'è pî que, ma fâi! cein lâi a fè mau et l'a lâtsi!

Quand s'è rappellâ de oquie, s'è trovâ cutsi su on lan avougé dâi z'hommo d'è coûte li que l'avant met dâi bônnet de police, dât fordâ bliian, et que legnant dâi couiti, dâi gros, dâi petit, et principalameint dâi rèsse. L'étâi l'è z'infirmié et l'è tsapllia-bré. Ein avâi ion que desâi:

— L'è coffre, l'è bon, mâ l'è l'è tsambé que l'ant lo mé vû de payi. Ein a iena que l'a tant étâ pionâtie que l'è myè s'è sant reteri et que l'è pe courta que l'otra. Hormi çosse, n'a pas grand mau.

Et ti cliiau z'infirmié et cliiau mâidzo terivant, tant que pouâvant chà, la tsamba gautse âo pouôro Tsambèron po couâdi la lâi rallondzi, tandu que dâi z'auto lo negnant pè deso l'è bré po lo trevougni ein amont.

Ma fâi, mon Tsambèron fasâi dâi bramâie à fère feindre l'è cliotse dau moti. L'è tsapllia-bré l'avant bi lâi dere:

— Ne bouâila pas tant. Fâut tot parâ vo grandi on bocon cliia tsamba, que s'è reteryâ, se vo voliâi pas restâ cliotson lo restô de vôtre dzo.

— Ah! l'è rein que cein, so repond Tsambèron, eh bin! vo remâcho bin, mâ ne vo bailli pas trau de peinna po mè redressi. Vo lâi pouâide rein, to parâ: su cliotson du que su fè!

MARC A LOUIS.

LA FEMME ET LA GUERRE

Les hommes, dans leur grande majorité, acceptent la guerre, ses horreurs, ainsi que ses multiples et terribles conséquences. Il est vrai qu'ils ne peuvent faire autrement. C'est leur excuse.

Chez les femmes, en général, il n'en est pas de même. Contrairement à leur habitude, touchant les affaires politiques ordinaires, elles ne sont point du tout indifférentes aux terribles événements actuels. Comment, d'ailleurs, le seraient-elles, puisqu'elles pâtissent au même degré que l'homme, de la conflagration qui bouleverse, en Europe, la vie de tous? Les femmes lisent, ces temps, avec passion les journaux et, en dépit des recommandations officielles, donnent libre essor à leurs sentiments, sans souci de la galerie et, parfois aussi, avec une certaine inconscience des conséquences de leur franchise. Peut-on bien les en blâmer? Non, certes. La franchise n'est pas déjà si commune.

La femme et, c'est peut-être une de ses qualités, en certaines circonstances, est moins habile que l'homme à réprimer l'expression de ses grandes joies, de ses grandes douleurs, de ses grandes sympathies, de ses grandes haines, de ses ardentés espérances. Il faut que ça sorte. Tant mieux ou tant pis pour qui reçoit!

Dans la guerre actuelle, la femme, contrairement à l'homme, n'envisage pas l'avenir. C'est trop éloigné. Elle ne voit que le présent et ne se préoccupe que des coups qui s'échangent. Elle peut, suivant ses affinités et ses sympathies, en même temps se réjouir avec le vainqueur et donner libéralement au vaincu toute la compassion dont elle seule est capable. Le cœur, chez elle, marche presque toujours de pair avec la raison. Il ne perd jamais ses droits. Et quand c'est à sa bonté et à son dévouement qu'on fait appel, la femme ne voit plus rien autre que son devoir. Il n'y a pas plus d'ennemis ni amis: il n'y a que des malheureux à soulager. Et c'est son affaire.

Si l'avenir ne lui chaut guère, la femme ne se

« L'a lâtsi », il s'est évanoui.